

11 septembre 2001

Angèle Dufresne

Six des nôtres y étaient, tous pour la *Saison du Québec à New York* : Marc Choko, Steve Dubé, Georges Labrecque et Nicolas Reeves de l'École de design de l'UQAM; Michel Goulet et Stephen Schofield de l'École des arts visuels et médiatiques.

Le directeur du Centre de design, présentement en sabbatique, Marc Choko, est encore sous le choc, à moins de 24 heures après son retour à Montréal, quand il raconte qu'adossé à la rambarde qui borde la rivière Hudson à deux pas de son hôtel, il a regardé brûler et s'effondrer les tours, jusque vers midi. Les psy diraient qu'il était en période de «debriefing». Témoin du cataclysme (il était à moins de 200 m), il parlait vite et abondamment des images qu'il a vues, du film des événements, sériés à travers son prisme personnel.

Avec Georges Labrecque et Steve Dubé du Centre de design, ils étaient à New York pour la mise en place de l'exposition *The New Montreal* dans l'atrium de l'Hôtel Embassy Suites. Cette exposition était la traduction anglaise de celle créée au Centre de design en janvier 2001, intitulée *Le nouveau Montréal*.

Ils logeaient tous trois à l'Embassy Suites. Au cours du petit déjeuner ce matin-là, Marc Choko apprend par la télé de la salle à dîner qu'un avion a percuté une des tours du World Trade Center. Il n'a pas vu l'avion s'enfoncer dans la deuxième tour parce qu'il se trouvait dans la direction opposée, mais a vu en direct l'énorme boule de feu s'en dégager.

Vers 10 h, le périmètre de sécurité bouclait l'hôtel. Avec ses deux collègues, ils essaient de remonter à leurs chambres, mais les ascenseurs ne fonctionnent plus et les occupants de l'hôtel dévalent les escaliers, affolés, les hauts-parleurs hurlant d'évacuer le bâtiment. C'est là que Marc Choko «perd» Georges et Steve. Ils sont partis en courant, lui non. «Il ne faut jamais courir dans ces situations-là, précise-t-il, il faut garder son calme». Il les a retrouvés vers 16 h à la Délégation générale du Québec.

Il est resté à l'intérieur du périmètre parce que le vent soufflait «du bon côté» et qu'il n'était pas incommodé par la fumée, la suie, les débris. «Jamais je ne me suis senti menacé, l'eau est la meilleure protection dans ces cas-là. Je suis habitué à réagir froidement. Je suis resté là, dos à la rivière, à observer. J'ai aidé des personnes âgées à monter sur un traversier vers le New Jersey. Je voyais des gens défiler couverts de suie d'abord, puis couverts de sang. Les sirènes hurlaient. Des centaines de voitures de pompiers et de police circulaient dans tous les sens. Contrairement à ce qu'a annoncé le *Daily News*, ce n'est pas la première tour percutée qui s'est effondré en premier mais la deuxième. L'autre (celle qui portait l'antenne) est tombée beaucoup plus tard.

Marc Choko raconte ces événements avec un détachement incroyable, comme quelqu'un qui aurait vu un fantôme. Il poursuit. Vers midi, il décide de quitter le périmètre pour essayer de contacter des amis new-yorkais et faire quelques téléphones. Direction *uptown*. «Contrairement aux grandes grèves du transport à Paris où on faisait de l'auto-stop et les gens nous embarquaient spontanément tout en causant et rigolant, ici personne ne s'arrête pour nous faire monter.» Il retrouve ses amis, arrange son départ pour le lendemain avec la Délégation et décide d'aller passer la soirée à Greenwich Village, à un coin de rue du périmètre nord. Là c'est *business as usual*, pas d'énervements, «on a mangé à une terrasse calmement comme on aurait fait au cours d'une soirée d'été normale à New York; bien sûr, il y avait des gens hystériques qui se faisaient un cinéma», mais d'autres non.

Le lendemain matin, Marc Choko est reparti pour Montréal à bord de l'un des trois autobus nolisés par la Délégation du Québec, sans passeport, sans papiers, sans valise, avec les seuls vêtements qu'il avait sur le dos. Des agents de la Sûreté du Québec avaient été conscrits à bord de chaque autobus pour leur faciliter le passage à la frontière. L'exposition est restée à New York, personne ne sait quand ils pourront la récupérer, de même que tous leurs effets personnels.

Le seul moment où Marc Choko s'enflamme quelque peu au cours de cette entrevue téléphonique, c'est à la fin quand il essaie de résumer sa réaction à cet événement : «Ça fait 40 ans que je dis qu'il faut négocier la paix au Moyen-Orient, pour ne pas laisser la chance au terrorisme d'occuper le terrain...»

L'UQAM, le 24 septembre 2001